

Textes de Bernadette Durand

Textes de Bernadette Durand que vous pouvez utiliser pour les ateliers Panthéâtre. Bernadette a participé à des ateliers de voix et de théâtre chorégraphique, elle a essayé différents textes de travail et, comme elle travaille sur l'écriture, elle essaye sa main à des textes pour le théâtre.

Pages de conseils sur les textes de travail

En français : <http://www.pantheatre.com/pdf/2-programme-textes.pdf>
En anglais : <http://www.pantheatre.com/pdf/2-program-acts-texts-gb.pdf>

pages en format PDF compatibles, pour impression

Bernadette Durand - Petit CV

- Je suis née dans un petit village des Pyrénées où j'ai passé mon enfance ; c'est la montagne qui a été la nourrice de mon imaginaire, généreuse initiatrice, un peu effrayante parfois. Dans le village il y avait chaque été une fille qui venait de Toulouse avec ses tutus de danse.
- Je n'ai pas appris à danser pendant la longue nuit de l'école jusqu'au bac. Pourquoi les enfants ne sont-ils pas heureux à l'école ? il y avait quand même la prof d'espagnol au lycée qui nous apprenait le soir la *jota* et nous emmenait à l'Opéra à Toulouse.
- Inutile de m'étendre longuement sur mes études de sociologie à la Sorbonne et à Nanterre, de dire que j'ai étudié un peu de linguistique, de philo et d'ethnologie et autres sciences humaines : c'était mes premières respirations intellectuelles, non, pas tout à fait quand même : avant, vers douze ans, il y eut *L'écume des jours* de Boris Vian et ses chansons, les films de Cocteau, et plein d'après-midi de lectures au soleil, avant encore les contes merveilleux lus et relus et depuis toujours l'écriture sur des feuilles perdues.
- Donc, je ne suis pas devenue prof, l'école c'était fini! j'ai quand même regardé du côté de l'éducation, celle où les enfants peuvent apprendre à danser, jouer d'un instrument, peindre, dessiner, entendre des contes et autres histoires, et puis en écrire à leur tour. J'ai dirigé des structures de loisirs éducatifs.
- Ah ! une date ! de 1996 à 1998: je me forme en tant que conteuse auprès de Marie-Jeanne Ropé et je deviens conteuse au sein d'une association pleine de « Démons et Merveilles » en 1998. L'imaginaire de mon enfance refait surface auquel se mêlent les mythes *dogons* et les aventures des *Argonautes*, la sémantique et l'étymologie, une philosophie pleine de malice et de sagesse. Je conte dans les écoles, les bibliothèques, les crèches, en veillées, et ma plus belle contée fut en 2005 pour le château de Fontainebleau dans la grande salle de bal. J'écris toujours, maintenant sur des carnets.
- A partir de 1999 je développe pour une association d'éducation populaire en Seine et Marne des formations autour de la lecture, de l'écriture, du conte puis des ateliers d'écriture pour adolescents en difficulté scolaire : si seulement ça pouvait les rendre plus heureux à l'école !
- A partir de 2005 j'entame, avec Panthéâtre, un travail sur la voix et le théâtre chorégraphique et, la même année, un travail d'écriture avec les Ateliers Elisabeth Bing, mon intention étant de réunir tous mes chemins pour aller sur celui, escarpé, de l'écriture pour la scène, un autre chemin de montagne...

L'enlèvement de Perséphone

Une jeune femme témoigne sur l'accident dans lequel elle a disparu. L'homme qui conduisait était un astrophysicien connu. Elle l'appelle « l'ange » parce qu'il était très beau, élégant, très doux.

L'ange roulait à gauche sur la départementale 533, surtout dans les tournants. Quand une voiture arrivait en face, il l'évitait en disant « Il est fou celui-là », avec une voix très douce. Le soleil venait de se lever et laissait couler sa lumière sur les montagnes. Dans les virages il fallait tourner le dos à toute cette beauté, c'était agaçant.

J'étais assise à côté de lui.

J'étais assise à côté de lui et je n'avais pas peur. Et même mourir ne me faisait pas peur.

Le rendez-vous était à dix heures à la gare TGV de Valence et nous avions le temps. Nous roulions lentement. L'ange m'avait demandé d'où je venais. Je lui avais parlé du ciel, il avait souri, non je ne venais pas du ciel bien sûr ; d'où je venais la terre était plate, c'était une plaine, et le ciel, posé sur elle comme une cloche, occupait tout l'espace. J'aimais bien ce ciel parce qu'il me disait sans relâche qu'il y avait de la place, beaucoup de place mais peut-être que j'avais tort de croire cela, qu'il y avait de la place pour tout le monde.

Est-ce que j'avais tort ? lui avais-je demandé.

L'ange n'avait pas répondu mais j'avais vu dans son sourire le pli minuscule d'une amertume, sans doute lointaine, parce que ça ne se voyait presque plus.

Après avoir franchi le Doux, d, o, u, x, nous nous étions arrêtés dans une station essence, la caissière nous avait renseignés: « pour aller à la gare TGV de Valence, il faut prendre la route pour les automobiles ». Je me souviens que je n'avais pas été étonnée, je me doutais bien que nous n'étions pas sur une route pour les automobiles. Nous avons repris notre chemin et roulé encore un moment. Puis j'avais de nouveau posé une question à l'ange, je crois qu'il n'aurait pas fallu.

Je lui avais demandé : « Sur quelle route sommes-nous ? ».

Il m'avait alors regardé sans me répondre et c'est juste à cet instant-là que nous l'avons quittée.

Quand la voiture était sortie de la route sans pouvoir y revenir, nous avions eu le temps, avant la chute finale, de voir la magnifique ouverture du paysage sur les vallées, les collines, les prairies en terrasses dans le soleil du matin et au loin le voile sombre et bleuté des montagnes du Vercors.

Je lui avais dit alors « On met un peu de temps à se dire que la promenade est finie » et il m'avait répondu très doucement « oui, on a du mal à s'y faire ».

Puis, comme il n'avait plus besoin de tenir le volant, il avait pris ma main.

Bernadette Durand, août 2006

Le Royaume des Morts

Nous nous sommes avancés sur la passerelle au-dessus de l'abîme des voies, jusqu'à la porte du hall d'accueil. Nous sommes entrés. Après la porte, ce n'était plus le même air. Ce n'était plus l'air des hirondelles et des châtaigniers, l'air frais de la rosée et le tiède des chambres. C'est à ceux là que j'ai pensé quand la porte s'est refermée derrière nous. Et tous les autres airs aussi, maintenant, je savais qu'ils étaient perdus. Je n'étais ni amère ni même triste, j'étais bien. J'étais dans l'immobile où le feu et la glace se tenaient ensemble et se neutralisaient et j'étais bien. C'était un air neutre, oui, presque léger, sans résistance, facile, si facile pour mon corps de s'y mouvoir, de mourir à toute sensation, libéré de l'obscène. Il y avait l'immobilité et aussi le silence. Et aussi une clarté sans lumière, sans éclat, faite pour ne pas éblouir, tamisée, mate, de sorte qu'il n'y ait aucun contre jour, aucune ombre. Dans ce lieu, les ténèbres et la clarté vive avaient blémis l'un dans l'autre et il n'y avait plus de mystère ni de possible. Restait l'indifférent. Restait l'absence des oiseaux et plus rien pour faire signe. Restait la voix sans accent, sans visage et sans nom qui nous disait le numéro du train qu'il nous fallait prendre. En l'attendant, nous nous sommes assis sur un banc. Il était lisse, vitrifié ; tout était lisse, les murs, les parois vitrées, le sol, et dessus, les pas des voyageurs, les mains des enfants, et surtout les regards glissaient et moi aussi je me laissais glisser, imperceptiblement. Là, sur les cailloux noirs du ballast j'abandonnais mes mots et les visages qui avaient porté un nom. Et les lambeaux du monde que j'avais un jour habité, je les oubliais.

Il tenait toujours ma main, c'était si simple.

*Bernadette Durand
Août 2006*

Monologue d'Eurydice

Je vais naître une seconde fois.
C'est à Orphée que je le dois.
Depuis les champs de l'oubli et du silence d'Hadès j'avance sur ses pas.
La nuit cède lentement devant le jour.
Je vais dans la promesse de me sentir vivante et droite dans le regard échangé avec lui.
Lui, mon Ami, mon Bien-aimé qui me conduit vers mon impossible
pas à pas sur le fil tendu
reliant nos deux corps,
nos deux souffles,
nos deux vies.

Il n'est pas si facile de naître.

Tu es si confiant, Orphée, assuré du pouvoir de ton chant!
Tu parles au cœur, et montres à chacun l'invisible
poussière d'or de son chemin. Et chacun te suit, ravi, dans tes chimères.
Tu as délié ma bouche muette, ouvert à nouveau
sur moi la musique du monde,
j'entends maintenant ma voix et la tienne mélangées.
La joie est si proche, Orphée !
D'où vient mon effroi ?

Il n'est pas si facile de naître.

Surtout ne me regarde pas ! La vie n'est pas encore dans ma main.
Ton regard ne rencontrerait qu'un voile de brume qui se déchirerait dans l'instant.
Et puis le rien, le silence absolu.
Aux Portes de la vie, j'ai dit :

- Me veux-tu vraiment vivante auprès de toi, Orphée ?
Ou ne serai-je jamais qu'une de tes chimères ?
N'écoute pas mes questions, c'est encore mon ombre qui parle,
qui se souvient de la paix mortelle,
qui refuse la vie, qui te provoque!

Il n'est pas si facile de naître.

Tu as voulu me répondre.
Tu t'es retourné et dans l'impossible échange j'ai disparu.

*Bernadette Durand
Octobre 2005*

I

Carla entend encore le bruit qui vient de la réveiller. Un son court et mat qui lui semble venir de dehors, tout près de la maison. Il fait noir. Encore un peu endormie, elle tâtonne de la main le chevet du lit et trouve le réveil électronique qui lui indique trois heures du matin. Elle sait que son sommeil est plus léger à cette heure, un rien la réveille. Elle fait l'effort d'écouter un moment. Un chuintement familier lui révèle qu'il pleut, puis elle repère un petit bruit sec qu'elle mettra un moment à identifier : c'est celui des gouttes d'eau qui glissent d'une feuille du figuier et tombent à intervalles réguliers sur le toit de la voiture. « Voilà ce qui m'a réveillé », pense-t-elle. Carla se laisse aller à leur rythme doux et, au bout de quelques minutes, se rendort.

II

Carla se réveille d'un seul coup. L'obscurité est profonde dans la chambre. Elle s'assoit sur le lit. Un bruit mat, comme un objet qui tombe sur le sol, résonne encore dans ses oreilles. Il lui semble que cela venait de dehors mais elle n'en est pas tout à fait sûre. Elle se tourne sur le côté et saisit son réveil. Il est trois heures, « l'heure, pense-t-elle, du sommeil profond et de l'oubli du monde ». Carla reste assise dans son lit sans bouger guettant le moindre bruit. Elle est gênée dans son écoute attentive par le chuchotis de la pluie et le tintement des gouttes qui s'égrainent sur sa voiture. « D'où provenait ce bruit ? » se demande-t-elle. Elle a beau tendre l'oreille, elle n'entend rien de suspect. Elle pense finalement aux fleurs sur la fenêtre du salon, un coup de vent sans doute les aura renversées. Le murmure de la pluie peu à peu l'enveloppe, elle abandonne sa vigilance et, un moment plus tard, Carla glisse doucement dans le sommeil.

III

Carla sursaute dans le noir. C'est un bruit qu'elle vient d'entendre, qui ne venait pas de son rêve, elle le sait. Il semblait si proche, venir de la fenêtre ou alors de son bureau tout à côté. Maintenant réveillée, elle scrute l'obscurité autour d'elle et son regard cherche une porte. Son cœur bat. Elle s'assoit et se tient droite, le dos au mur. Elle tend sa main vers le côté du lit puis la ramène vivement contre elle comme si la nuit pouvait l'aspirer brusquement hors de son refuge. A quoi bon savoir l'heure. Elle sait seulement que c'est l'heure où Pierre n'est plus là et qu'à la place de son souffle se tient la peur. Elle se dit qu'elle n'y cèdera pas et appelle les mots utiles, les mots qui raisonnent, ceux de tous les jours : « dans le sommeil tous les bruits sont amplifiés, il suffit d'un meuble qui craque ou d'un livre qui glisse d'une pile mal équilibrée... mais que reste-t-il d'équilibré ? De toute façon il n'y pas d'autre entrée dans le bureau que celle de ma chambre et les volets de la fenêtre sont fermés... tout est fermé, bien fermé ». Elle attend. Un chuchotement doux et continu l'intrigue, un murmure insistant, ponctué de petits coups secs, réguliers, mais assez espacés, comme s'ils étaient frappés légèrement contre la porte. Carla ne bouge plus, respire très doucement, longuement, tendue et concentrée sur ces bruits tout proches. Elle croit y discerner des mots susurrés qui semblent prononcés de très loin. Elle ne veut pas les entendre et se pelotonne sous les couvertures. « C'est la pluie, tu sais bien que c'est la pluie, c'est seulement la pluie... » se dit-elle. Immobile un long moment, elle se calme peu à peu, puis le sommeil la gagne et elle sombre lentement.

IV

Carla ouvre les yeux dans le noir. Un bruit contre la porte de son bureau vient de la réveiller. Elle se dresse sur son lit, entend d'autres petits coups plus secs puis comme un chuchotement derrière. Pour calmer sa frayeur, elle repousse lentement les couvertures et allume sa lampe de chevet. Elle jette un coup d'œil au réveil : trois heures ; elle se lève silencieusement et se dirige vers la pièce d'où viennent les bruits. Elle voudrait entrer mais une hésitation retient sa main... elle approche son visage tout près de la porte et écoute attentivement. Il lui semble entendre une voix, là, juste derrière la cloison de bois. « C'est impossible, se dit-elle, absurde... peut-être l'ordinateur... ou la pluie ? J'ai dû laisser la fenêtre ouverte ». Alors, elle tourne résolument la poignée, pousse la porte et entre dans son bureau. Elle ne voit rien d'anormal. La fenêtre est fermée mais les volets sont restés ouverts et la lumière terne de la rue éclaire la pièce. L'ordinateur est éteint, il pleut fort. Elle s'approche de la fenêtre et voit les fines stries de la pluie qui griffent le halo des lampadaires. Elle reste un long moment à les regarder ...

C'était la nuit, il pleuvait, elle avait attendu Pierre, puis s'était endormie... vers trois heures des policiers avaient frappé à la porte d'entrée... un accident... un camion s'était mis en travers de la route... le chauffeur n'avait pas su expliquer ce qui s'était passé... Carla se détourne et s'approche de sa table. Elle voit ses carnets posés là, elle ne se souvient pas de les avoir sortis, ça fait des mois qu'elle n'écrit plus, depuis la mort de Pierre. Elle en prend un qu'elle feuillette un peu négligemment, presque incrédule, tout ce qu'ils contiennent lui paraît si loin, d'un temps définitivement révolu... Le policier était gêné, malheureux... il avait fini par lui dire... « Madame, votre mari est décédé ... ». Elle se souvient de la vision qu'elle avait eue juste au moment où il terminait sa phrase: elle avait vu dans la nuit la silhouette légère et claire d'une jeune femme traverser tranquillement le jardin, la regarder avant de sortir par le portail et disparaître...elle était restée là sans réaction, sans un mot pour dire ce qu'elle venait de perdre et son effroi du monde dans lequel elle basculait. Carla serre contre elle son châle, elle se rend compte qu'elle a froid. Elle revient vers sa chambre. « Il faudra que je brûle ces cahiers » pense-t-elle en refermant la porte du bureau. Elle se glisse dans son lit, replie ses jambes contre sa poitrine pour se réchauffer. Elle parvient difficilement à se rendormir.

V

Carla est réveillée. Elle sait, sans même regarder son réveil, qu'il est aux alentours de trois heures. La pluie n'en finit pas qui, à chaque rafale de vent, vient frapper contre les volets. Elle se lève, enfille un pull par-dessus sa chemise de nuit et va dans son bureau. Elle allume le petit lampadaire au-dessus de sa table de travail, s'assoit et reste un long moment blottie sous le halo lumineux comme sous une tente de drap blanc qui l'isole du reste de la pièce. Elle voit alors sur un coin de la table ses carnets, oubliés là depuis longtemps. Ils sont au nombre de trois remplis d'une écriture serrée, rapide et droite comme une marche déterminée. Le dernier est interrompu sur les quelques dernières pages. Elle hésite un instant puis ouvre le premier et se plonge dans une lecture attentive... les poèmes, les notations, les extraits de textes d'écrivains, les définitions, les adresses, les notes de recherches, les anecdotes sur sa famille ou son quotidien, les remarques ou les pensées qui lui venaient ... tout cela écrit pèle mêle dans une sorte de cheminement musard et imagé qui dessine petit à petit les lignes précises d'un paysage, celui de sa vie. Elle se souvient que de ses carnets étaient nés des poèmes, des rencontres puis des amitiés. Leurs traces en sont bien vivantes tout au long des pages et en les retrouvant elle se sent tout d'un coup aux prises avec des désirs violents et contradictoires. Elle voudrait détruire ces carnets, en déchirer les pages, brûler la mémoire de leurs mots et, tout en même temps, en retrouver la saveur vivifiante et revenir à l'écriture comme on revient au soleil après des jours de pluies. Carla reste sur cette dernière pensée avec un sentiment d'apaisement et de chaleur qui l'étonne. Elle prend un stylo et écrit sur le dernier carnet interrompu : *revenir au soleil*. Puis, elle pose sa tête sur son bras replié et s'endort doucement.

Derrière Carla endormie, un homme est debout dans l'ombre. Ses yeux sont fixés sur les mots qu'elle vient d'écrire et sa bouche se tord en un rictus amer. Il se penche au-dessus de sa tête et murmure «Tu me contraries encore Carla, c'est sans doute de ma faute : laisser un peu de résistance à ton âme, sinon où serait ma jouissance. Carla, oublie donc tous ces mots inutiles, laisse-les filer avec le vent, se disperser comme feuilles mortes et partir avec la pluie... ils ne sont pas pour toi, naïve, toujours prête à courir vers cette illusion. Il y a si longtemps, Carla, que tu m'appartiens, que ton silence me nourrit, que tes errements, tes peurs, tes attentes timides et tes renoncements sont mon plaisir sublime. Tu t'abandonnais si facilement à la mort autrefois, souviens-toi, je venais te chercher au bord du néant et nous passions là de délicieuses longues heures grises, et froides, et silencieuses... Je ne te demandais rien d'autre que tes mots Carla, tous ceux que tu gardais en toi, avec tes rêves dérisoires. Tu as voulu les écrire puis les donner à d'autres, tu t'es mise à lutter, à aimer, tu m'as chassé. Tu es comme les mauvaises herbes, dès que le jardinier tourne le dos, elles sortent les feuilles, enfoncent leurs racines. Croyais-tu pouvoir ainsi te débarrasser de moi ? Ton âme est depuis toujours mon enfant, ma nourriture et je suis affamé...

Carla se réveille en sursaut. Elle entend encore les paroles qu'elle vient de hurler dans son rêve : « Revenir au soleil ! ». Elle relève la tête et frotte son bras endolori. Elle se rend compte qu'elle s'est endormie sur son bureau sous la lampe encore allumée. La lueur du jour éclaire la pièce. Son cœur bat très fort, elle est encore sous le coup de l'émotion du rêve qu'elle vient de faire: alors qu'elle était assise à sa table de travail et écrivait quelques mots dans son carnet, elle avait senti une présence derrière elle, un frôlement ténu dans son dos qui lui avait fait redresser la tête brusquement. Elle n'osait pas se retourner vers la pénombre qui emplissait la pièce et se tenait droite et immobile sous la

lumière de la lampe, tous ses sens en alerte. Puis elle avait entendu des paroles prononcées tout près de sa nuque par une voix douçâtre et haineuse. Elle ne se souvient pas de leur contenu mais seulement de son effroi et de l'effort immense qu'elle avait dû faire pour se retourner et affronter celui qui lui parlait : c'était un homme dont la silhouette sombre était penchée sur elle comme s'il voulait l'engloutir. Elle revoit ses yeux mornes et froids qui la fixaient et sa bouche au sourire mauvais qui s'était soudain déformée pour prendre l'aspect d'une gueule de chien, prête à mordre, les babines retroussées ; alors elle avait senti surgir en elle une violence sauvage et irrépressible qui lui avait fait hurler de toutes ses forces les mots qui l'avaient réveillée. L'ombre menaçante avait reculé dans l'obscurité et disparu d'un coup.

Au souvenir de cette rencontre, Carla est encore bouleversée et stupéfaite de l'énergie qui s'est manifestée en elle. Non, ça alors...elle ne se savait pas capable d'une telle agressivité... Elle se lève et se dirige vers la fenêtre. Le ciel est complètement dégagé. Elle ouvre grand les battants pour laisser entrer les premiers rayons du soleil et l'air déjà doux de l'été. Elle regarde un moment les hirondelles sillonner l'espace. Elle se calme et son cœur retrouve peu à peu son rythme. Carla se sent soudain légère, elle s'étire en se disant : « il faut que je pense à écrire ce rêve. »

Bernadette Durand
Novembre 2006